

## ICI, DES LIONS...

Plus de cinquante années d'écrits africains en langues européennes, des auteurs par centaines, plusieurs dizaines d'oeuvres maîtresses! Pourtant il n'est pas rare, il est courant, lorsqu'on pose la question à des lettrés de France ou de Belgique :

"Que connaissez-vous de la littérature africaine?", d'entendre la réponse :

"Il y a Senghor..."

"Senghor, soit, mais encore?"

"Et bien, Césaire, l'Antillais..." ou, avec un peu de chance

"Camara Laye, Mongo Béti, L'aventure ambiguë, de qui, déjà?"

"Et après?"

"..."

Après, c'est le blanc sur la carte, la "terra incognita", "hic sunt leones". Et il y en a qui se plaignent des ravages et des complaisances du tiers-mondisme! Dans le domaine culturel, ça ferait plutôt sourire. L'Afrique est à la mode, dit-on. C'est possible, mais laquelle? Couchers de soleil, ballets exotiques, moambe des temps bénis, charters\* et classe business? Ou, pour d'autres classes d'âge, à propos de musique, laquelle secoue mieux, Nigériane ou Zaïroise?

Mais ce que pensent, ce qu'écrivent des hommes et des femmes d'Afrique sur leurs sociétés, les constats réalistes, véristes, les dénonciations, les clarifications, la plainte coléreuse ou le rire d'exorcisme, la méditation sereine, les souffles épiques, tragiques ou la verve populaire, tout cela semble laisser curieusement indifférent le lecteur d'Europe qui pourtant, aujourd'hui, se pique d'universalisme, d'éclectisme et mélange sans complexes, dans sa consommation culturelle, Gabriel Garcia Marquez, S.A.S. et Karen Blixen. J'espère me tromper. Peut-être ne s'agit-il que d'une lente maturation. Les jalons sont posés. Dans le roman africain, il y a maintenant des valeurs sûres et régulièrement des talents neufs éclatent pour mieux nous convaincre : éditeurs, critiques et lecteurs du Nord seraient tout disposés à reconnaître l'évidence.

Mais si l'on parle de poésie : "Elle est en crise partout, n'est-ce pas?" le théâtre? "Celui d'Afrique est soit ringard, soit ésotérique et puis faire venir des troupes de si loin, ça n'est vraiment pas rentable."\*\*

Et à propos du roman, il n'y a pas si longtemps, une objection souvent formulée dans certains milieux était celle du caractère systématique, voire mécanique, de la dénonciation des méfaits du colonialisme dans la plupart des oeuvres africaines. Cette objection m'a presque toujours semblé suspecte, car on ne connaît guère d'oeuvres vraiment manichéennes où la Vertu serait noire, le Vice blanc, par nature. Et à ce sujet, dans le domaine francophone, une comparaison serait éclairante entre la littérature produite par les coloniaux et celle où s'exprimaient enfin, les colonisés. Si les Camerounais Mongo Béti et Ferdinand Oyono, pour ne citer que ceux-là, ont manié un humour féroce, c'est que les cibles ne manquaient pas, malheureusement, et on en trouve encore de nos jours à Abidjan, Kinshasa, Dakar...

\* Même Le Pen va au Club Med admirer la Casamance.

\*\*Une petite question au passage : combien de troupes européennes, professionnelles ou d'amateurs, ont-elles essayé de monter un spectacle du répertoire africain (si ce n'est Peter Brook, avec "L'Os de Mor Lam")? Mais que "là-bas", ils jouent Molière, Shakespeare ou Gogol, tant mieux, surtout africanisé, ça rajeunit le "patrimoine universel"!

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, très peu de lendemains chantent et le regard porté sur les "indépendances" est, en règle quasi générale, tout sauf complaisant. Que les personnages soient des gens du peuple, des intellectuels, des hommes politiques, un même souci semble animer les auteurs d'Afrique noire: décrire, en criant parfois, un monde où l'injustice a vraiment la part trop belle, un monde où des pantins aux couleurs variables manipulent d'autres pantins, où les héros se cassent la gueule, se relèvent, où il faut, sans cesse, inventer la survie pour, peut-être, réinventer la vie.

C'est entendu, les bons sentiments ne font pas nécessairement une bonne littérature. Mais si une oeuvre est à la fois lucide, décapante dans son contenu et forte, stimulante sur le plan de l'écriture, qui s'en plaindra.

Je crois que pour nous, Européens, une des rencontres possibles avec les Africains est celle de la connaissance de leur littérature, tout au moins de la part qui s'exprime en français, anglais, portugais. La question de savoir si c'est à nous qu'ils parlent ou à leurs seules sociétés peut vite aboutir à la controverse stérile. En tout état de cause, la réponse ne nous appartient pas. Mais ce qui est possible, pour nous, à défaut du partage réel d'une expérience de vie, c'est d'apprendre en écoutant ceux et celles qui cherchent à incarner, dans le travail des mots, des vérités, collectives et personnelles, qui nous concernent aussi.

Le "Guide de littérature africaine", de Patrick Mérand et Séwanou Dabla, paru en 1979 aux éditions "L'Harmattan", renseigne 250 auteurs africains francophones plus quelques auteurs traduits en français. Depuis, des dizaines de noms se sont ajoutés à la liste. Et si l'on pense aux manuscrits en quête d'éditeur, on se trouve face à une production qui ne peut plus être envisagée comme un phénomène marginal, comme une périphérie, une simple province du mouvement littéraire de France.

Il y a, comme partout, du pire et du meilleur, des tâtonnements et des monuments, des classiques et des novateurs. Toute sélection est subjective, chaque lecteur doit juger sur pièces et les critères d'appréciation seront multiples, si l'on tient compte aussi de l'histoire littéraire et du contexte culturel propres à chaque pays. Mais pour les lecteurs belges qui, jusqu'à présent, ignoraient tout de la littérature africaine, je me permettrai de recommander ici un certain nombre d'auteurs, à mes yeux importants, qu'il s'agisse d'anciens au métier confirmé ou d'autres à l'étoile plus neuve.

A lire absolument, chez les romanciers, le Congolais SONY LABOU TANSI, le Guinéen WILLIAMS SASSINE, le Sénégalais MALICK FALL, l'Ivoirien AHMADOU KOUROUMA, le Centrafricain PIERRE BAMBOTE, le Nigérien OUMAROU IDE, le Malien MASSA MAKAN DIABATE. A lire aussi, bien sûr, les déjà classiques MONGO BETI, FERDINAND OYONO (Cameroun), BERNARD DADIE (Côte d'Ivoire), SEMBENE OUSMANE, CHEIKH HAMIDOU KANE (Sénégal), AMADOU HAMPATE BA, SEYDOU BADIAN (Mali), CAMARA LAYE (Guinée), OLYMPE BHELY-QUENUM (Bénin), HENRI LOPES (Congo), LOMAMI-TCHIBAMBA (Zaïre) et, pour l'adaptation heureuse de la littérature orale, par exemple, BIRAGO DIOP (Sénégal), DJIBRIL TAMSIR NIANÉ (Guinée).

A lire encore, plus proches dans le temps, V.Y. MUDIMBE (Zaïre), TIERNO MONENEMBO, ALIOUM FANTOURE, SAIDOU BOKOUM (Guinée), YAMBO OUOLOGUEM, IBRAHIMA LY (Mali), MARIAMA BA (Sénégal), BASSEK B.K., FRANCIS BEBEY (Cameroun).

Les poètes sont légion. Des noms majeurs? DAVID DIOP (Sénégal), TCHICAYA U TAM'SI (Congo), EDOUARD MAUNICK (Ile Maurice), WILLIAM SYAD (Somalie). Autres voix prenantes : VERONIQUE TADJO (Côte d'Ivoire), JACQUES GURGENE (Burkina-Faso), CLAUDE KISWA, MUKADI TSHIAKATUMBA (Zaïre)...

Le théâtre en français compte, me semble-t-il, moins de réussites, au niveau du texte seul. Mais, riches de potentiel scénique, il y a, entre autres, les oeuvres de DADIE, déjà cité, d'ABDOU ANTA KA (Sénégal), de SENOUVO AGBOTA ZINSOU (Togo) et d'un auteur au succès presque panafricain, GUILLAUME OYONO-MBIA (Cameroun).

Si l'on ajoute à tous ces noms ceux des auteurs invités à ce colloque et présentés plus longuement dans ce dossier, on admettra sans peine l'importance du florilège. Et je n'ai cité que des écrivains qui m'avaient captivé, à divers titres. J'en oublie, bien sûr et comment avoir tout lu? Et il nous faut évoquer encore toute la littérature africaine publiée en langue anglaise, dont une faible partie seulement est, à ce jour, traduite en français.

Et pourtant il s'agit là, ainsi que le souligne aussi Monkasa-Bitumba dans les remarques générales qui suivent, d'un ensemble littéraire sans doute encore plus riche et d'où se détachent des noms de renommée mondiale : des Nigériens, le géant WOLE SOYINKA, CHINUA ACHEBE (traduit en treize langues), AMOS TUTUOLA, dont "L'ivrogne dans la brousse" fut, il y a plus de trente ans, adapté par Raymond Queneau ou encore, pour le Kénya, NGUGI WA THIONG'O.

Le cadre du colloque permettra, nous l'espérons, de rendre justice à la vitalité de la littérature anglophone et particulièrement aux écrivains d'Afrique du Sud dont, curieusement, ce sont les auteurs blancs qui sont le plus traduits. BRINK, GORDIMER, BREYTENBACH, vous connaissez? Mais MOFOLO, LA GUMA, NKOSI? Mais MPHAHLELE, SEPAMLA, MAPONYA, TLALI (que nous sommes heureux de pouvoir accueillir à Bruxelles)?

De même, la littérature africaine en langue portugaise reste, pour la plupart d'entre nous, à découvrir. Un nom s'est imposé récemment, celui de LUIS BERNARDO HONWANA (Mozambique). Qu'en est-il des autres? Aujourd'hui encore, d'un point de vue culturel aussi, les frontières coloniales restent bien gardées.

Et ceci nous amène, pour conclure, à rappeler, si nécessaire, un point essentiel. Cette présentation et le colloque lui-même sont axés sur les seules littératures en langues européennes. Mais il importe de le dire, une découverte de leur richesse devrait aussi et d'abord passer par la fréquentation des littératures orales. Celles-ci sous-tendent une bonne partie des oeuvres écrites. Et surtout, elles constituent un héritage fondamental qu'il serait absurde de laisser s'enliser. Contes, proverbes, épopées, c'est un langage où, là également, grâce à la recherche et à la traduction, la différence culturelle, loin de s'accentuer, s'estompe dans la compréhension.

JEAN-PIERRE JACQUEMIN.